

Commentaires et réflexions

Le fragile équilibre du cinéma québécois

Pierre Ranger

Numéro 248, avril-juin 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47507ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ranger, P. (2007). Commentaires et réflexions : le fragile équilibre du cinéma québécois. *Séquences*, (248), 10–11.

COMMENTAIRES ET RÉFLEXIONS

LE FRAGILE ÉQUILIBRE DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

Comment se porte le cinéma québécois ? L'éternelle question qui en sous-tend plusieurs autres provoque toujours une foule de réactions et suscite le débat. Le cinéma commercial a de plus en plus le vent dans les voiles et les films d'auteur parviennent tout de même à maintenir le cap. Outre la vitalité remarquable des œuvres, l'octroi de 10 millions de dollars du gouvernement provincial à la SODEC pourra-t-il renverser la vapeur et influencer le Parti Conservateur à donner davantage à Téléfilm Canada ? Chaque année, de plus en plus de productions des plus variées émanent de notre terre promise, mais peu d'élus obtiennent de l'aide financière. Le cinéma québécois est-il en crise ? Réflexions et commentaires de divers artisans sur la situation actuelle.

PIERRE RANGER

Gabriel Arcand

C'est très bien qu'un heureux mélange de films, diversifiés et de styles confondus, existe, comme **Congorama** et **Bon Cop, Bad Cop**. C'est un signe de santé. Cela fait travailler beaucoup de monde et donne des perspectives différentes sur l'univers. Mais le cinéma n'est pas plus en crise maintenant que dans les années 80, lorsque mon frère Denis ne trouvait pas de financement pour tourner **Le Déclin de l'empire américain**. Aujourd'hui, certains réalisateurs obtiennent 5 millions de dollars pour leur film. Ce n'est pas cela une crise. Une crise, c'est lorsque tu n'as pas du tout d'argent.

Céline Bonnier

Il y a plusieurs nouveaux artistes qui naissent et qui sont très intéressants. Il y a de belles trouvailles. Je trouve malgré tout que notre cinéma est fragile. Il ne faut pas baisser les bras. Les octrois d'argent aident et nous encouragent, mais nous avons besoin de plus. Et nous avons aussi besoin que les Québécois viennent voir nos films. C'est ce qui nous nourrit le plus.

Ghyslaine Côté

Il y a beaucoup de talent au Québec. Les femmes prennent de plus en plus leur place et c'est tant mieux puisqu'elles ont également des choses à dire. Nous avons d'autres factures, d'autres propos. Le cinéma québécois a prouvé qu'il se devait d'exister indépendamment du reste du Canada et des États-Unis. Mais autant nous avons beaucoup grandi comme cinéma, autant nous sommes de plus en plus pris dans un carcan de box-office. Je veux faire des films en pouvant rejoindre le plus de monde possible, mais je ne veux pas le faire en pensant à cette problématique d'argent. Nous sommes donc à un tournant. Et il faut le prendre comme il faut par rapport au box-office et aussi par rapport à la diversité. C'est important qu'il y ait des films comme **Bon Cop, Bad Cop**, mais c'est très important qu'il y ait aussi des films comme ceux de Catherine Martin. Des films plus marginaux, expérimentaux. Et c'est primordial que le gouvernement actuel ou les gouvernements qui suivront comprennent l'importance de la culture. Espérons qu'à un moment donné, nous n'aurons plus à le dire.

Philippe Falardeau

Sur le fond de la création, je suis vraiment optimiste pour le cinéma québécois. Sur le fond du financement : il y a deux volets à cela. Il manque d'argent et tout le monde s'entend pour le dire. Mais la philosophie du financement de la performance devrait être révisée. Ce qui permettrait à des réalisateurs confirmés de faire leur œuvre bon an mal an. L'argent va plutôt à d'autres productions parce qu'on n'a plus le contrôle de ce qui va être financé et du choix des scénarios. De plus, il y a beaucoup trop de scénaristes et de réalisateurs montants pour la capacité de production au Québec, ce qui fait qu'on est en train de balayer par le haut pour faire de la place au plus bas. À un moment donné, on va se rendre compte des limites de notre capacité de faire des films au Québec.



Céline Bonnier

Ghyslaine Côté — Crédit photo : Steeve Duguay

Charles Binamé

Par où attraper la bête ? Globalement, le cinéma se porte admirablement bien au plan des apparences. C'est-à-dire, la quantité de films qui sont produits et ceux qui trouvent leur public. Mais il y a tout de même une nuance importante à faire. On juge souvent les films au succès commercial. Il faut pourtant les évaluer dans leur ensemble : au niveau commercial, au niveau de la créativité et à celui de la qualité. Je suis un ardent défenseur de cela, même si je fais des films plus commerciaux. Après tout, n'est auteur qu'une élite qui écrit ses propres films. Il faut donc que les institutions réfléchissent aux gestes qu'ils posent et aux projets qu'ils accueillent. Lorsqu'on empêche les créateurs d'évoluer en toute liberté et de façon expérimentale, on se coupe d'un cinéma vivant et de tout ce qui est représentatif.

« Le cinéma québécois est sur une lancée. Il y a un foisonnement de créateurs et on a réussi à amener le public avec nous, ce qui est primordial. Car si on fait du cinéma seulement pour des critiques, on perd son temps. » (Luc Picard)

Robert Favreau

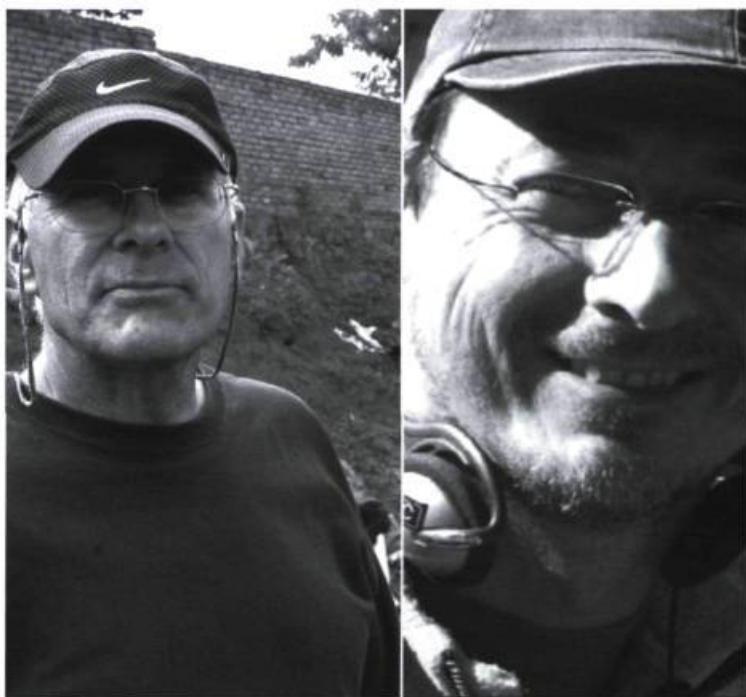
Dans le passé, nous avons connu une fixation un peu trop grande vers les comédies. Ce n'est pas à mettre de côté, mais cette fixation-là faisait en sorte que la diversité des genres était diminuée. Là, depuis deux, trois ans, il y a une ouverture à autre chose. On voit aussi apparaître d'autres genres de films d'auteur et des premiers films. C'est significatif puisqu'on était en décalage avec ce que les Québécois vivaient. Il y a donc un saut important. À partir de là, quelle va être la pression à la commercialisation? Nous avons connu une année record lorsque nous avons obtenu 18% de la part du marché. L'année dernière a été moindre, environ 13%. Mais c'est un recul pour mieux avancer. Le cinéma est vivant. Cette année, c'est l'ouverture sur le monde. Il doit y avoir une pression à la diversification plutôt qu'à la commercialisation, sinon on va faire fuir les cinéphiles.

Stéphane Lapointe

On peut arrêter de dire que le « nouveau cinéma québécois » a pris sa vitesse de croisière. C'est un fait, le public aime le cinéma québécois et continue de l'entretenir. On y trouve de bonnes histoires. Évidemment, tout le monde applaudit le nouveau programme de la SODEC et je crois que cette mesure va aider. Mais, en même temps, c'est un beau luxe, le cinéma actuel. On fait du cinéma qui coûte une fortune. Il y a vraiment beaucoup trop de créateurs pour la masse d'argent qu'on a. S'il y a 40 cinéastes talentueux qui font des demandes, les gouvernements ne peuvent pas donner de l'argent à tout le monde à chaque année. Il y a des files d'attente, il doit y avoir des choix et il y en a qui écotent. Mais j'ai l'impression que les choses commencent à se replacer. On voit la lumière au bout du projecteur.

Lucie Laurier

C'est évident que les artisans sont amers et ont du mal à accepter les refus. C'est tellement difficile de faire un film ici et on en fait tellement peu finalement. J'ai beaucoup aimé **Congorama** et j'ai toujours été portée vers les films d'auteur, mais je crois que les films commerciaux comme **Bon Cop** doivent aussi exister. En Europe et aux États-Unis, il n'y a pas ce problème. Ici, doit-on toujours faire des films dont l'action se déroule dans nos cuisines et où nous nous cherchons des poux? C'est important la diversité. Il faut qu'on



Robert Favreau

Luc Picard

se dise qu'on est capable de tout faire. Un seul genre n'est pas attribué à la cinématographie d'un pays. Quand j'apprends que Jean-Marc Vallée tourne avec Martin Scorsese, il ne faut même plus s'étonner. Il faut qu'on se dise que c'est normal et que nous avons tous les outils nécessaires pour arriver.

Luc Picard

Le cinéma québécois est sur une lancée. Il y a un foisonnement de créateurs et on a réussi à amener le public avec nous, ce qui est primordial. Car si on fait du cinéma seulement pour des critiques, on perd son temps. Il faut donc rester honnête, faire attention aux recettes et continuer d'explorer. Pour moi, outre le financement, la vraie crise qui existe, c'est qu'on a un trop petit marché pour tout le potentiel de création qu'on a ici. Cela coûte cher, faire du cinéma. Tout va se résorber quand on va développer d'autres marchés. Il y a moyen de faire mieux que ce que l'on fait en ce moment à l'étranger. Le monde est un vaste terrain à plusieurs égards.